

avec l'Achille d'Euripide, encore moins avec celui d'Homère : on lui trouve des manières et un langage un peu trop modernes.

Clytemnestre est une mère et une reine ; elle aime tendrement sa fille ; mais, jusque dans ses supplications aux pieds d'Achille, elle conserve la dignité qui convient à son rang, et ne craint pas de flétrir comme ils le méritent les motifs intéressés de son époux :

Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place !

SCÈNES PRINCIPALES. — L'exposition (acte I^{er}, scène 1). Le discours d'Ulysse (acte I^{er}, scène v). Première entrevue d'Agamemnon et d'Iphigénie (acte II, scène vii). Révélation du secret (acte III, scène v). Plainte d'Iphigénie (acte IV, scène vi). Imprécations de Clytemnestre (acte V, scène iv).

Esther (1689).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est la délivrance des Juifs, sauvés, par le dévouement d'Esther, d'un massacre général ordonné par Aman, favori d'Assuérus, roi de Perse. Il est tiré de l'Écriture sainte.

Cette charmante élégie tragique fut composée pour le pensionnat de Saint-Cyr, fondé par M^{me} de Maintenon en faveur de deux cent cinquante jeunes filles nobles et sans fortune. Racine, depuis douze ans, n'écrivait plus pour le théâtre, mais il ne pouvait refuser à l'auguste solliciteuse ; d'ailleurs, la pièce demandée ne devait être « qu'un amusement d'enfants », auquel le public ne serait point admis.

Cette pièce, précédée d'un prologue, n'a que trois actes, mêlés de chants et terminés chacun par un chœur.

PERSONNAGES. — *Esther*, juive, épouse d'Assuérus ; *Mardochée*, oncle d'Esther ; *Assuérus*, roi de Perse ; *Aman*, favori d'Assuérus ; *Zarès*, femme d'Aman ; *Élise*, confidente d'Esther ; *Hydaspe* et *Asaph*, officiers d'Assuérus. Chœur de jeunes filles israélites, etc. — La scène est à Suze, dans le palais d'Assuérus.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Aman a fait signer au roi l'édit fatal*. Esther raconte à Élise, une amie d'enfance, comment

elle a succédé à l'altière Vasthi, et la situation pénible de ses frères, toujours dans la captivité. Le chœur chante les malheurs de Sion et les vœux de son peuple. Survient Mardochée, qui apporte à sa nièce la terrible nouvelle de la proscription des Juifs et la presse d'intervenir. Le péril est imminent. Esther, dans une touchante prière, s'adresse à Dieu pour obtenir le courage qui lui est nécessaire. — Le chœur exprime ses craintes et ses espérances.

ACTE II. — *Esther invite à sa table Assuérus et Aman*. Aman dévoile à l'officier du palais, Hydaspe, les motifs de sa haine contre Mardochée et son infâme projet de massacrer tous les Juifs. Cependant Assuérus, troublé par un songe, s'est fait lire les Annales de son règne. Il y a trouvé consigné le récit d'un complot contre sa vie, découvert par le juif Mardochée. Comme ce service n'a pas été récompensé, le roi consulte Aman sur les honneurs qu'il doit rendre à un sujet qu'il estime ; il ordonne aussitôt à son favori stupéfait de conduire Mardochée en triomphe par la ville de Suze. Sur ces entrefaites, Esther vient prier Assuérus de se rendre chez elle avec Aman : elle désire les recevoir à sa table. — Le chœur chante la première victoire de la reine et la paix de l'innocence.

ACTE III. — *Supplice d'Aman*. Zarès, effrayée des honneurs qui viennent d'être rendus à Mardochée, conseille à son mari exaspéré de s'éloigner de la cour ; mais, aveuglé par l'orgueil, Aman ne soupçonne rien et s'empresse d'accompagner le roi chez Esther. Celle-ci révèle alors à son royal époux sa nationalité et les perfidies d'Aman. Assuérus, indigné, s'éloigne un moment pour réfléchir. Le favori se jette aux pieds de la reine et la supplie de lui pardonner. Assuérus rentre et le condamne à mort. Les Juifs sont sauvés. — Le chœur chante le triomphe d'Esther et la chute de l'impie.

Appréciation. — Voltaire et La Harpe ne voyaient « rien de tragique » dans la pièce d'Esther. Les critiques contemporains en ont jugé autrement. « Le véritable intérêt théâtral, dit Geoffroy, consiste dans le sentiment qui nous attache au sort des personnes vertueuses, qui nous fait pleurer sur leurs malheurs et trembler sur leurs dangers. Il consiste dans la terreur

qu'inspirent les grands attentats contre l'humanité, les grandes révolutions, les catastrophes éclatantes, dans la satisfaction que nous causent la punition des grands scélérats et le triomphe de la vertu sur le crime, enfin dans cet étonnement et cette admiration délicieuse que font éprouver à tous les esprits bien faits, à tous les cœurs bien nés, les actions généreuses et sublimes, les sentiments héroïques, les grands caractères revêtus de la magnificence et de l'éclat de la poésie. Tel est l'intérêt que présente *Esther*, intérêt vraiment tragique et théâtral. »

Les rapprochements que les contemporains faisaient d'Assuérus et de Louis XIV, d'*Esther* et de M^{me} de Maintenon, d'Aman et de Louvois, contribuèrent encore au succès de cette pièce, qui fut complet dès la première représentation.

Principaux caractères. — *Esther* est un modèle de modestie, de zèle et de charité. Sa fortune et les honneurs de la cour ne lui font oublier ni la religion de ses pères, ni le triste sort de ses frères. Elle s'incline humblement devant Dieu, le prie dans le secret de son cœur avec ses jeunes compagnes, au milieu de qui elle aime à se cacher ; mais, quand le moment est venu, elle le proclame ouvertement et ne craint pas de braver la colère du roi pour soustraire les Juifs au péril qui les menace.

Mardochée, avec son zèle religieux, sa confiance calme et résignée, représente le peuple juif écrasé sous la servitude et l'opprobre, mais inébranlable dans sa foi comme dans ses espérances.

Aman est un parvenu dont l'orgueil insensé précipite la perte. Sa haine n'a pas de motifs trop petits : « Un ambitieux au faite des honneurs, nourri d'encens et de flatteries, mesure sa vengeance, non pas sur la grandeur de l'offense, mais sur sa propre grandeur, qui lui paraît infinie. » (GEOFFROY.)

Assuérus personnifie les mœurs orientales ; c'est un monarque barbare, capable de tous les excès auxquels peut se porter un despote. Il s'entoure d'un appareil terrible pour imposer le respect. Cependant ce type, modifié par Racine, a d'excellentes

qualités ; il est grand et généreux : il sait reconnaître les services et punir les crimes.

SCÈNES PRINCIPALES. — Le prologue. L'exposition (acte I^{er}, scène 1). La peinture de l'orgueil et des souffrances d'Aman (acte III, scène iv). Seconde entrevue d'*Esther* et d'Aman (acte III, scène iv). Les chœurs.

Athalie (1690).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est le péril de Joas et son rétablissement sur le trône de ses pères. Il est tiré de l'Écriture sainte.

Cette pièce, comme la précédente, fut composée pour Saint-Cyr, à la sollicitation de Louis XIV et de M^{me} de Maintenon.

Joram, roi de Juda, avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, roi d'Israël. Leur fils Ochosias ne régna qu'un an. A sa mort, la cruelle Athalie fit périr tous ses petits-fils, à l'exception du jeune Joas, que Josabeth, sa tante, avait soustrait au massacre et qui fut élevé secrètement dans le temple sous le nom d'Éliacin, jusqu'au jour où le grand prêtre le rétablit sur le trône de Juda.

PERSONNAGES. — *Athalie*, veuve de Joram, mère d'Ochosias ; *Joas*, fils d'Ochosias ; *Joad*, grand prêtre, *Josabeth*, épouse de Joad, tante de Joas ; *Abner*, ancien officier des rois de Juda, au service d'Athalie ; *Mathan*, prêtre apostat, sacrificateur de Baal ; *Zacharie* et sa sœur *Salomith*, enfants de Joad et de Josabeth ; *Nabal*, confident de Mathan. Lévités, chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi, etc. — La scène est dans un vestibule du temple de Jérusalem.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Confiance du grand prêtre.* Abner vient célébrer la fête de la Pentecôte. Il avertit le grand prêtre des dispositions hostiles d'Athalie. Joad le rassure, lui donnant à entendre qu'il reste encore un héritier légitime du trône. Puis il annonce à Josabeth son dessein de proclamer roi le jeune Joas. — Le chœur chante la puissance et les bienfaits de Dieu.

ACTE II. — *Le songe et l'interrogatoire.* Le jeune Zacharie rapporte à sa mère Josabeth ce qui vient de se passer au temple : Athalie, effrayée par un songe, a voulu pénétrer dans le sanctuaire réservé ; le grand prêtre, son père, lui en a inter-

dit l'entrée. Mais, ayant aperçu près de l'autel « l'enfant dont elle est menacée », elle mande Mathan et Abner, et leur raconte le songe qui l'a effrayée. Mathan lui conseille d'immoler cet enfant, quel qu'il soit; Abner l'engage à le voir et à l'interroger. Une entrevue a lieu; les réponses d'Éliacin la déconcertent. — Le chœur chante le bonheur de l'innocence et flétrit les vains plaisirs des méchants.

ACTE III. — *Le péril augmente.* Mathan vient réclamer Éliacin à Josabeth, comme gage de paix entre la reine et le grand prêtre. Chassé honteusement, il s'éloigne en menaçant et va de ce pas éveiller les soupçons d'Athalie. Le péril est imminent. Joad, plein de confiance en Dieu, rassure Josabeth, active les préparatifs du couronnement, relève le courage des lévites par sa prophétie de la Jérusalem nouvelle, et les arme pour la défense du temple. — Le chœur exprime la crainte et l'espérance.

ACTE IV. — *Le couronnement et le serment.* Le grand prêtre dévoile au jeune prince le secret de son origine, l'instruit de ses devoirs et le couronne en présence des lévites, qui jurent de mourir, s'il le faut, pour la cause du descendant de David. Mais déjà l'armée d'Athalie cerne le temple. Josabeth tremble pour les jours de Joas. Le grand prêtre harangue les lévites; chacun est à son poste. — Le chœur entonne un hymne au Dieu des combats.

ACTE V. — *Mort de l'usurpatrice.* Abner est envoyé à Joad pour lui poser les dernières conditions: Athalie réclame Éliacin et le trésor caché dans le temple. « Qu'elle vienne les prendre elle-même, » répond Joad. Elle se présente avec une faible escorte et pénètre dans le lieu saint. On lui montre Joas sur le trône: c'est tout ce qui reste du trône de David. Elle s'irrite, crie à la trahison, appelle au secours. Mais ses soldats, au dehors, saisis de panique, se sont dispersés. Les lévites l'arrêtent, l'entraînent dans le vestibule, où elle trouve le châtement de ses crimes.

Appréciation. — *Athalie* est non seulement ce que Racine a produit de plus parfait; c'est la plus belle de toutes les tragédies anciennes et modernes; tout y est sublime. L'intérêt,

sans cesse excité par la pitié, l'émotion, le terreur, fait plus que se soutenir durant les cinq actes; il prend une force toujours croissante jusqu'au dénouement. Les chœurs sont des chefs-d'œuvre lyriques; le style est plein d'harmonie, de richesse, de variété. « On est sous le charme quand on lit ces beaux vers, que Voltaire admira soixante ans, jusqu'au jour où il eut la faiblesse d'en vouloir à *Athalie* d'être un sujet chrétien; mais on est saisi d'étonnement lorsque, dépouillant la pièce de ce magnifique vêtement, on l'étudie dans son plan, dans son nœud, dans les entrées et les sorties, dans la conconnance et l'à-propos du langage de chacun des acteurs, dans le rapport de l'action au temps et au lieu, en un mot, quand on compare l'art à la vie. Là, le personnage qui entre ne vient pas seulement pour remplacer celui qui sort; l'action, en se personnifiant dans le premier, ne quitte pas pour cela le second, elle le suit, et, dans le même temps qu'on est occupé de ce qui se passe sur la scène, on est inquiet de ce qui se prépare au dehors. Nul ne se retire sans que l'action l'y force ou ne revient sans qu'on l'attende; au lieu d'éprouver un effet de surprise, le spectateur voit se réaliser ses pressentiments.

« C'est ainsi que Racine, en rapprochant de plus en plus l'art de la réalité, a fini par les confondre, et a surpassé les anciens en appliquant leurs règles. Tout ce qu'il leur avait pris, il le perfectionna. Les anciens lui avaient donné le chœur; il le lia plus étroitement à l'action, et l'y intéressa par des sentiments plus personnels... Il ne moralise pas froidement sur ce qui se passe; il souffre, il craint, il espère; il a sa part des dangers, il est menacé par la catastrophe. Ses chants expriment tour à tour l'espérance, la crainte et la prière, continuent l'action et prolongent, pour ainsi dire, chaque acte jusqu'à l'acte suivant. »

(D. NISARD.)

« Ajoutons que, dans *Athalie*, ce n'est pas seulement le beau qui émeut l'esprit, c'est le divin qui pénètre le cœur. Ainsi Racine, pour qui *Athalie* fut un acte de foi plus qu'une œuvre d'art, n'est pas seulement arrivé à la beauté, ce ravissement de l'intelligence, mais à la sainteté, ce ravissement de l'âme. Glorifions-nous donc à jamais d'être d'une nation qui a produit Racine, et de parler une langue où l'on a pu écrire *Athalie*. »

(LAMARTINE.)

Le mérite de cette tragédie fut pourtant méconnu des contemporains. Boileau seul, représentant la postérité, n'avait cessé de dire à son ami : « *Athalie* est votre plus bel ouvrage; le public y reviendra. » Il y revint, en effet, sous la régence, en 1716, et le succès fut complet.

Principaux caractères. — Les personnages d'*Athalie* ne laissent rien à désirer; leurs caractères sont admirablement tracés en vue de l'action.

Joad est le principal personnage de la pièce. Sa foi religieuse, son attachement à son roi, la hauteur de ses vues, l'énergie de son caractère, en font un prophète et un libérateur d'Israël, *comptant sur Dieu, qui doit tout faire* :

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance.

Il prend en main la défense de l'autel et du trône avec un courage et une confiance que rien ne peut ébranler.

Athalie, digne fille d'Achab et de Jézabel, est le type de l'ambition et de la cruauté; elle a fait massacrer tous ses petits-fils pour régner seule. « Aigrie par un songe que rendent plus vraisemblable sa situation, son esprit violent, ses sanglants soupçons, elle est en proie aux remords; elle flotte, elle hésite, elle expie d'avance les crimes qu'elle payera bientôt de sa vie, car, selon la loi juive, elle n'a droit qu'au châtement. »

Joas, enfant de neuf à dix ans, intéresse par ses dangers, dont il n'a pas conscience, et par la candeur et les grâces de son âge; mais comme il est prudent et courageux dans ses réponses! C'est qu'il n'est pas un enfant ordinaire: Dieu lui dicte ses réponses suivant le Psalmiste¹. Aussi n'a-t-il pas de peine à déjouer les ruses d'Athalie.

Abner est un soldat loyal et vertueux, qui, par sa fidélité au vrai Dieu et à ses rois légitimes, par l'obéissance aux puissances établies en tout ce qui n'est pas contraire à sa foi, représente la partie la plus saine « de la nation et de la classe militaire, qui conserve une fidélité muette au sang de ses rois ».

¹ Psaume VIII, 3.

Le moment venu où il lui faudra choisir entre ses intérêts et ses convictions religieuses, entre Athalie et Joad, il n'hésitera pas à se ranger du côté de Joad. Dans les conseils de la reine, il cherche à neutraliser les mauvais desseins de Mathan, ce qui fait mieux ressortir la perfidie du prêtre apostat; il sert de plus « à relever la fermelé d'âme et la pieuse confiance de Joad, qui, pouvant se servir d'un homme si brave et si accrédité, ne s'en sert pas, parce qu'il attend tout de Dieu seul. »

(LA HARPE.)

C'est donc bien à tort que l'on reproche à Racine de n'avoir pas donné à ce personnage un rôle plus agissant.

Mathan, ce digne serviteur de l'orgueilleuse Athalie, personnifie l'apostasie ambitieuse et jalouse: après avoir renié sa foi par dépit, il sert par intérêt un dieu auquel il ne croit pas. Il sait qu'il a mal agi; mais, au lieu de l'amener à repentance, ses remords ne font que l'aigrir.

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

« Sa haine personnelle pour Joad, sa malignité cruelle et avide de vengeance, excite sans cesse la cruauté d'Athalie, éveille ses soupçons, et par conséquent augmente le péril. »

(LA HARPE.)

Josabeth est un modèle de dévouement maternel. Ses appréhensions, ses inquiétudes, forment un contraste intéressant avec la foi si robuste de Joad.

SCÈNES PRINCIPALES. — L'exposition (acte I^{er}, scène 1). Le récit du massacre des enfants d'Ochosias (acte I^{er}, scène III). Le songe d'Athalie (acte II, scène V). Entrevue d'Athalie et de Joas (acte II, scène VII). La prophétie de Joad (acte III, scène VII). Le couronnement de Joas (acte IV, scène III). Athalie au temple (acte V, scène V). Les chœurs.

Les Plaideurs (1668).

Sujet. — La comédie des *Plaideurs* est une satire risible, mais inoffensive, contre les juges, les avocats et les plaideurs.

PERSONNAGES. — *Dandin*, juge, et *Léandre*, son fils; *Chicaneau*,

bourgeois, et sa fille *Isabelle*; la *comtesse*; *Petit-Jean*, portier; *l'Intimé*, secrétaire. — La scène est dans une ville de Basse-Normandie.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Le faux exploit*. Petit-Jean, dans un long monologue, nous fait connaître ce Perrin Dandin, qui s'est brouillé le cerveau par un exercice trop assidu de ses fonctions. Depuis qu'il a fait couper la tête à son coq pour l'avoir éveillé trop tard, son fils ne lui permet plus d'aller au palais. Un beau matin, se croyant seul, Dandin saute par la fenêtre. Appréhendé aussitôt par Petit-Jean, il est ramené de force, malgré ses cris et ses protestations. Léandre confie à l'Intimé, qui lui servira d'entremetteur, son dessein d'épouser Isabelle, fille de Chicaneau, l'un des meilleurs clients de Perrin Dandin. Voici qu'il vient trouver son juge. Petit-Jean lui ferme la porte au nez. Arrive la comtesse de Pimbésche, autre plaideuse invétérée. Chicaneau lui apprend qu'on n'entre plus. Et pourtant nos deux solliciteurs ont des affaires pressantes sur les bras. Rien de plus naturel que de se les conter mutuellement. Une équivoque ne tarde pas à les brouiller, et ils se séparent en se traitant de sots, de fous, de curieux, de faussaires, de voleurs...

ACTE II. — *Signature du contrat*. La comtesse charge le secrétaire d'assigner Chicaneau pour injures : belle occasion pour négocier le mariage projeté. L'Intimé, déguisé en huissier, remet à Isabelle un billet de Léandre et donne à Chicaneau lecture de l'assignation. Celui-ci l'injurie et le frappe. « Bon, dit l'Intimé, c'est de l'argent comptant. » Et il se met à rédiger, non le procès-verbal, mais un contrat de mariage. Léandre arrive bientôt en robe de commissaire. Isabelle, accusée d'avoir déchiré un exploit, est interrogée la première, et, dans un langage à double sens, elle promet d'être « constante en ses dispositions ». Chicaneau signe sans examen le papier qu'on lui présente, et se met en devoir de suivre le commissaire chez Dandin. Mais celui-ci, trompant la vigilance de ses gardiens, est sorti de sa chambre. On ne sait où le trouver. Il se montre tout à coup à une lucarne du toit. Enfermé dans une salle basse, il reparait au soupirail. Chicaneau court lui demander audience, et par mégarde roule dans la cave, entraînant le juge avec lui. Dandin sort en boitant; il veut aller à l'audience. On

lui propose de juger sur place un chien qui vient d'enlever un chapon. Il ne demande pas mieux que de rendre des arrêts. Le secrétaire et le portier rempliront le rôle d'avocats.

ACTE III. — *Procès de Citron (le chien)*. *Le consentement*. Chicaneau veut intenter un procès à l'huissier. Léandre lui conseille de cesser des poursuites ruineuses : le jeune homme cherche toujours à obtenir le consentement désiré. En attendant, on instruit l'affaire du chien voleur. Les deux avocats prennent tour à tour la parole. Le discours sans fin de l'Intimé fait bâiller le juge, qui lui crie : « Avocat, ah! passons au dé-luge. » L'audience est interrompue par l'entrée de Chicaneau, qui vient pour un procès. Il amène sa fille : « elle parlera mieux que lui. » Léandre croit le moment favorable pour traiter de son mariage. Dandin donne aussitôt son consentement; Chicaneau refuse le sien. On lui montre le contrat signé de sa main : « Je crois, dit-il, qu'on m'a surpris, mais j'en aurai raison; de plus de vingt procès ceci sera la source. » Finalement il accepte.

Appréciation. — Cette comédie, que Racine fit pour se venger de la perte d'un procès « que ni ses juges ni lui n'entendirent », est remarquable par les qualités du style et du dialogue. « Jamais on n'a prodigué avec plus d'aisance et de goût le sel de la plaisanterie; presque tous les vers sont des traits, et tous sont si naturels et si gais, que la plupart sont devenus proverbes. »

(LA HARPE.)

Les caractères de *Chicaneau* et de la *comtesse* sont admirablement tracés. Mais, d'un autre côté, l'intrigue est un peu faible : le procès du chien est une farce; le juge, une caricature, la plaidoirie, une parade. La pièce ne se soutient que par la gaieté des détails et le comique des personnages.

SCÈNES PRINCIPALES. — Acte I^{er}, scènes IV, VII, VIII. — Acte II, scènes X, XI. — Acte III, scène III.

Remarques générales. — Racine est incomparable pour l'unité de ses plans, la simplicité de l'action, la progression de l'intérêt, l'enchaînement des péripéties et le style, qui ne peut être plus juste, plus varié, plus harmonieux.

Corneille et *Racine* (parallèle). Ces deux génies, même

quand ils ont eu le même but, comme dans *Polyeucte* et *Athalie*, ou traité le même sujet : *Bérénice*, qui leur fut imposé par la duchesse d'Orléans, ont suivi des routes tout opposées. Ils diffèrent :

Par le point de vue moral de leurs tragédies : les héros de Corneille sont *récompensés* pour avoir sacrifié la passion au devoir ; ceux de Racine sont *punis* pour avoir sacrifié le devoir à la passion.

Le premier nous intéresse à des âmes vaillantes et nous fait parcourir toute la gamme de l'héroïsme ; le second nous charme par l'expression des sentiments tendres, mais dignes, du cœur humain. Corneille a plus de force, Racine plus de sensibilité ; l'un élève, instruit, étonne : son ressort dramatique est l'*admiration* et la *terreur* ; l'autre émeut les cœurs par la pitié : son ressort dramatique est l'*attendrissement*.

La versification de Corneille est plus hardie, celle de Racine plus soutenue. Celui-là excelle à tracer les caractères d'hommes, celui-ci à tracer ceux de femmes ; enfin le premier rappelle Sophocle et le second Euripide.

David-Auguste de Brueys (1640-1723), né à Aix, protestant converti par Bossuet, auteur de plusieurs ouvrages de controverse contre ses anciens coreligionnaires, et, avec la collaboration de son ami **Palaprat** (Toulouse, 1650-1721), de plusieurs comédies, dont les plus connues sont : le *Grondeur* et l'*Avocat Patelin*, imitée d'une des meilleures farces du moyen âge.

Jean-François Regnard (1655-1709), né à Paris, auteur des comédies du *Joueur*, du *Légataire universel*, du *Distrain*, qui lui donnent la meilleure place après Molière. Regnard fait trop souvent rire aux dépens de la morale et des convenances.

PROSE

La prose, au xvii^e siècle, ne le cède pas à la poésie. Sous la plume de nos grands prosateurs, la langue française acquiert toute sa force, toute sa souplesse, toute sa grâce. Chez eux, comme chez nos poètes, la pensée est large, mais toujours nette ; l'expression est concise sans cesser d'être riche ; les

images n'interviennent que pour faire ressortir l'idée sans jamais l'obscurcir. Ce qui caractérise cette brillante époque de notre littérature classique, c'est l'éloquence. Le style devient périodique, calme, noble, soutenu ; en un mot, la forme oratoire domine presque tous les genres. (*Passim.*)

PRINCIPAUX PROSATEURS DU XVII^e SIÈCLE

Jean-Louis de Balzac (1595-1655), né à Angoulême, célèbre épistographe, regardé comme le père de la prose française. Comprenant un des premiers que notre langue pourrait se suffire à elle-même, il réagit contre le goût des pédants pour les *concetti* italiens et l'enflure espagnole. Ses *lettres*, ses *dissertations littéraires*, ses petits traités : *Aristippe*, ou *la cour*, le *Prince* (apologie de Richelieu), le *Socrate chrétien*, etc., se distinguent par l'élégance et l'harmonie du style ; mais l'auteur s'y montre prétentieux et raffiné à l'excès.

DESCARTES (1596-1650).

René Descartes, né à la Haye, a été surnommé le *Père de la philosophie moderne*. Il fit ses études chez les jésuites de la Flèche, et embrassa la carrière des armes. A vingt-quatre ans, il quitta le service, parcourut l'Europe pour « lire dans le grand livre du monde », suivant son expression, et se proposa de réformer la philosophie. Dans ce dessein, il se retira en Hollande, y passa vingt ans dans la retraite la plus absolue, et y publia ses principaux ouvrages. En 1649, cédant aux instances de la reine Christine, il se rendit à Stockholm, où il mourut après quelques mois de séjour, victime de la rigueur du climat.

Œuvres. — Les principaux ouvrages de Descartes sont : le *Discours sur la Méthode* (1637), les *Essais de philosophie*, les *Méditations métaphysiques*, des *Questions de physique et de mathématique*.

Discours sur la Méthode (1637).

Sujet. — Dans le *Discours sur la Méthode*, Descartes expose les rôles qu'il a suivis pour arriver à la vérité dans l'étude des sciences et de la philosophie. On y distingue six parties.

Résumé. — I^{re} PARTIE. — La première partie renferme des considérations diverses sur les sciences et sur les difficultés que présente la découverte de la vérité. Descartes déclare n'être satisfait d'aucune des sciences connues de son temps, parce qu'elles ne reposent sur aucun principe solide et qu'on n'en voit point l'utilité.

II^e PARTIE. — Descartes suppose incertaines toutes les connaissances humaines et forme le dessein d'en trouver par lui-même les principes fondamentaux. A cette fin, il doit : 1^o éviter la précipitation et la prévention, et ne tenir pour vrai que ce qui est évident; 2^o diviser les difficultés pour mieux les résoudre; 3^o aller en toute chose du moins au plus, du simple au composé; 4^o ne rien omettre d'essentiel dans ses dénominations.

III^e PARTIE. — La troisième partie contient les règles de morale que Descartes se prescrit à lui-même. La première est de garder la religion catholique dans laquelle il est né, et d'obéir aux lois de son pays; la seconde, d'être ferme et résolu dans toutes ses actions; la troisième, de se vaincre soi-même; la quatrième, de travailler sans relâche à la culture de la raison.

IV^e PARTIE. — Après avoir douté volontairement de tout (doute méthodique), Descartes essaye de douter de sa propre existence. Mais douter, c'est penser, et penser c'est exister : *Je pense, donc je suis*. Ce n'est pas le corps qui pense, qui doute, qui entend; donc *l'âme existe*. Je me connais imparfait; j'ai donc l'idée d'un être parfait; donc *Dieu existe*.

V^e PARTIE. — Dans la cinquième partie, Descartes applique sa méthode aux sciences physiques et naturelles.

VI^e PARTIE. — Dans la sixième partie, Descartes se propose d'étudier la médecine et de méditer longuement dans la solitude avant que de rien donner au public. Il termine en exposant les raisons qui l'ont porté à écrire.

Appréciation. — La méthode de Descartes accomplit une importante réforme en philosophie par la substitution de la raison à la routine. Mais son doute, même fictif, n'est pas sans danger pour l'esprit. « On ne fait pas sa part au doute, a dit Royer-Collard; quand il entre dans l'âme humaine, il l'envahit tout

entière. » En affranchissant l'esprit de toute autorité, le cartésianisme a conduit à la liberté illimitée de juger, c'est-à-dire au rationalisme contemporain. « Son influence, quoique moindre dans les lettres, a néanmoins été considérable.

« Descartes a, pour ainsi dire, imprimé à toute la littérature du XVII^e siècle ce cachet de raison qui la distingue. Les grands écrivains qui le suivirent apprirent à son école à être clairs, précis, exacts, à rejeter tous les ornements étrangers et inutiles au sujet, à ne point céder aux caprices de l'imagination, à ne considérer que l'idée, pour la rendre dans toute sa force; ils apprirent de lui, en un mot, l'art d'être toujours raisonnables. » (BLANLÉIL.)

Vincent Voiture (1598-1648), prosateur et poète fort goûté à l'hôtel de Rambouillet. Ses lettres, pleines d'enjouement, mais gâtées par l'affectation, n'ont guère d'autre mérite que d'avoir contribué à la correction de la langue.

François Mézeray (1610-1683), né près d'Argentan (Normandie) est auteur de nombreux pamphlets contre Mazarin, d'une *Histoire de France* (jusqu'à Louis XIII) et d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. — Son style est clair et naturel, mais il a beaucoup vieilli.

Charles Ducange (1610-1688), naquit à Amiens. Ce savant historien et archéologue, a laissé, entre autres ouvrages, le *Glossaire de la basse et moyenne latinité*, où il explique tous les mots qu'on rencontre dans les actes publics et privés du moyen âge, et en donne autant que possible le sens et l'étymologie.

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1640)

François de la Rochefoucauld, né à Paris, célèbre écrivain et moraliste qui, après s'être signalé par ses intrigues durant les troubles de la Fronde et avoir gouverné le Poitou sous Louis XIV, consacra sa vieillesse à écrire des *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche* et des *Maximes*, son véritable titre littéraire.

Le livre des *Maximes* est composé de pensées détachées, dont la morale est chagrine, décourageante, souvent injuste. La Rochefoucauld calomnie l'humanité, la rabaisse et l'avilit en

rapporant toutes nos actions à l'intérêt et à l'amour-propre; il n'est donc pas un moraliste bien exact. — Comme écrivain, on le met avant Descartes et Balzac. Son style est remarquable de sobriété, de justesse et de fermeté.

RETZ (1614-1679).

Paul de Gondi, cardinal de Retz, né à Montmirail (Champagne), se distingua dans la prédication et devint coadjuteur du cardinal de Gondi, son oncle, archevêque de Paris. Son ambition et son antipathie pour Mazarin le jetèrent dans le parti de la Fronde, dont il fut l'âme et l'un des principaux agents. Enfermé à Vincennes, puis au château de Nantes, il s'évada, s'enfuit à l'étranger et ne put rentrer en France qu'en 1664. Dès lors, sa vie fut calme et digne; il la termina dans la pénitence, à l'abbaye de Saint-Denis, employant les loisirs de sa retraite à la composition de ses *Mémoires*, qui sont un des livres les plus originaux de la littérature française.

De Retz déploie une grande sagacité dans l'appréciation des événements de la Fronde; « il aime surtout à se mettre en scène de la façon la plus pittoresque, semant çà et là son récit d'admirables tableaux, n'épargnant personne dans ses impitoyables railleries, ni ses adversaires, ni ses amis, ni lui-même; mais il brouille les dates, confond les faits et invente souvent des circonstances qui n'ont jamais existé que dans son imagination. »

(D'HAUSSONVILLE.)

Son style est élégant, souvent incorrect, mais plein de vie et de mouvement.

PASCAL (1623-1662).

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand, montra dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques et enrichit les sciences de nombreuses découvertes. A vingt-cinq ans, il avait achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines. Un accident de voiture, qui mit ses jours en danger (1654), le frappa tellement, qu'il renonça pour jamais aux études profanes, et se livra tout entier aux exercices de la pénitence la plus rigoureuse. Retiré chez les *Solitaires* de Port-

Royal-des-Champs¹, il publia, sous un pseudonyme, ses fameuses *Lettres provinciales* contre les jésuites qui, les premiers, avaient dénoncé les doctrines jansénistes d'Arnauld, l'un de ses compagnons de travail et de solitude².

Accablé par les souffrances physiques et morales, cet homme extraordinaire termina sa courte existence à trente-neuf ans, regrettant de ne pouvoir achever un ouvrage, qu'il avait longtemps médité, pour la défense de la religion.

Œuvres. — Pascal a laissé, outre les *Provinciales*, des *Traité de mathématiques*, des *Expériences de physique* et les *Pensées*.

Provinciales (1656-57).

Sujet. — Les *Provinciales*, au nombre de dix-huit, se divisent en deux classes : les trois premières et les deux dernières se rapportent directement à la question de la grâce, qui faisait le différend devant la Sorbonne; les autres attaquent les théologiens de la Compagnie de Jésus. Elles furent publiées sous ce titre : *Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. jésuites, sur la morale et la politique de ces Pères*.

Résumé. — Dans sa *première lettre*, Pascal met son ami, — un provincial, — au courant des disputes de la Sorbonne,

¹ Port-Royal-des-Champs, ancienne abbaye, près de Versailles, où s'étaient installés des hommes épris des charmes de la solitude et de l'amour du travail, et dont les principaux sont : Antoine Arnauld, le Maître de Sacy, Pont-Château, Saint-Cyran, Singlin, Nicole, Lancelot, Tillemont et Pascal.

² Le jansénisme est une doctrine erronée touchant la grâce, le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, le bienfait de la rédemption, formulée d'abord au ve siècle par Pélage, sectaire breton, renouvelée au xvi^e siècle par Luther, Calvin et Baius, et que l'évêque d'Ypres, Jansénius, au siècle suivant, renferma dans un ouvrage intitulé *Augustinus*. De cet ouvrage, qui dénaturait les écrits de saint Augustin sur la grâce, on tira cinq propositions hérétiques qui furent condamnées, malgré les récriminations des habitués de Port-Royal, les partisans les plus illustres de la secte.

Arnauld tenait pour hérétiques les cinq propositions condamnées, mais il insinuait qu'elles n'étaient pas contenues dans l'*Augustinus*; que l'Église, infallible dans les questions du *dogme*, ne l'est point dans les questions de *fait*. Sur son refus de se rétracter, la Sorbonne le condamna et le retrancha de la liste des docteurs (1656).